



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[F - H]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

FRA

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60915](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60915)

» de l'Amérique, eussent porté
 » le massacre dans la pacifique
 » Pensilvanie, qu'ils eussent
 » égorgé vos femmes, vos
 » enfans, vos vieillards, plu-
 » tôt que de sauver ces vies si
 » cheres en donnant la mort
 » à des meurtriers »? On fait
 qu'un écrivain trop fameux a
 comparé le Christianisme nais-
 sant à la secte des Quakers.
 Un si étrange parallèle pourroit
 faire soupçonner qu'il avoit lui-
 même de fortes dispositions
 au Quakérisme. Quand la secte
 des Quakers aura subjugué les
 philotophes & les rois; quand
 elle aura détruit toutes les au-
 tres religions, & cela dans un
 siècle aussi éclairé que celui
 d'Auguste; quand durant 18
 siècles elle aura eu le suffrage
 de tous les bons esprits; elle
 aura pour elle un grand argu-
 ment. C'est à ceux qui savent
 apprécier les possibilités & pres-
 sentir l'avenir, à prononcer si
 le fanatisme des Trembleurs
 aura jamais ces succès.

FOX-MORZILLO, *Foxus*
Morzillus, (Sébastien) né à
 Séville en 1528, fit ses études
 en Espagne & dans les Pays-
 Bas, & s'acquit de la réputa-
 tion par ses ouvrages. Phi-
 lippe II, roi d'Espagne, l'ayant
 nommé pour être précepteur
 de l'infant Don Carlos, il
 quitta Louvain, & alla s'em-
 barquer pour être plutôt auprès
 du prince; mais il fit malheu-
 reusement naufrage, & périt à
 la fleur de son âge. On a de lui
 des *Commentaires sur le Timée*
 & *sur le Phédon* de Platon,
 in-fol. & plusieurs autres ou-
 vrages remplis d'érudition.

FRA-BASTIEN, voyez SÉ-
 BASTIEN.

FRACASTOR, (Jerôme)
 naquit à Vérone vers l'an 1483,
 avec des levres si fort attachées
 l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un
 chirurgien les séparât avec un
 rasoir. On dit que, dans son
 enfance, sa mere fut écrasée
 de la foudre, tandis qu'elle le
 tenoit dans ses bras, sans qu'il
 en fût atteint. Ses progrès dans
 les sciences & les beaux-arts
 furent rapides. Il cultiva sur-
 tout avec beaucoup de succès
 la poésie & la médecine. Le
 pape Paul III, voulant trans-
 férer d'Allemagne en Italie le
 concile de Trente, se servit
 de lui pour y engager les Peres;
 & ce fut alors qu'on le transféra
 à Bologne. Il mourut d'apople-
 xie à Cast, près de Vérone,
 en 1553, à 71 ans. Sa patrie
 lui fit élever une statue 6 ans
 après. Fracastor étoit en rela-
 tion avec les meilleurs littéra-
 teurs de son tems, & en particu-
 lier avec l'illustre cardinal
 Bembo. Il étoit digne de ce
 commerce par les qualités de
 son cœur. Exempt d'ambition,
 content de peu, il mena une
 vie saine & joyeuse. Il parloit
 peu; mais lorsqu'il étoit en so-
 ciété avec ses amis, sa conver-
 sation étoit aussi gaie qu'ani-
 mée. Dans la médecine, il s'at-
 tachoit à la guérison des mala-
 dies extraordinaires. Fracastor
 est principalement connu, par
 l'élégance avec laquelle il écri-
 voit en latin. Son poëme, inti-
 tulé: *Syphilis, sive de morbo Gal-
 lico*, ouvrage dans le goût des
 Géorgiques de Virgile, n'est
 point indigne de l'auteur qu'il a
 imité. La versification en est ri-
 che & nombreuse, les images
 vives, les pensées nobles. On
 en a donné en 1753, in-12, une

Traduction en françois avec des notes. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poëte-médecin. On les a recueillis à Padouë en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poësies* avoient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8°.

FRACHETTA, (Jerôme) de Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est: *Il Seminario de Governi, di Stato e di Guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du dix-septieme siecle. Il demeura quelque tems à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satyrique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une Traduction italienne du Poëme de Lucrece, avec d'excellentes remarques sur l'Epicurisme.

FRAGUIER, (Claude-François) de l'académie françoise & de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les Peres la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue & Commire lui inspirerent le goût des belles-lettres, & sur-tout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, & le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'étoit pas sa vocation, soit que les supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au Journal des Savans, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paroïssoit propre par ses connoissances, & sur-tout parce qu'il possédoit différentes langues. Renfermé chez lui dans un âge peu avancé par des infirmités

continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poëme sur la philosophie de ce Grec, intitulé: *Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquoient guere; leçons qui elles-mêmes n'étoient pas toujours sages, & respiroient ou la vanité ou la corruption des auteurs, & qui dans tous les cas étoient sans ressort & sans sanction (voyez PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZENON, &c.). Ce poëme & les autres poësies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet & d'autres savans illustres avoient été ses amis; mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos, & son enthousiasme philosophique qui alloit jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignerent de lui les hommes vertueux.

FRAIN, (Jean) seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'academie de cette ville, mourut en 1724. Sa conversation étoit celle d'un homme qui avoit beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs *Traités de morale* solidement écrits. I. *Nouveaux Essais de Morale*, in-12. II. *Traité de la vocation chrétienne des enfans*. III. *Conversations*

morales sur les jeux & les divertissemens. IV. Traité de la confiance en Dieu.

FRANC, (Martin le) prévôt & chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V & du pape Nicolas V, étoit d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de *la Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune & de la Vertu*, Paris, 1519, in-4°.

FRANC, (Jean-Jacques le) marquis de *Pompignan*, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie françoise, &c., né à Montauban en 1709, s'est fait un nom très-distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes, il s'étoit nourri de tous les suc de la saine antiquité, & avoit puisé dans les mêmes sources où s'étoient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les J. B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues qu'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étoient familières à M. de Pompignan: il y joignoit l'italien & l'anglois. On peut dire sans crainte d'être démenti par tout connoisseur impartial, que M. de Pompignan est le poète François qui approche le plus de J. B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophetes. Quoiqu'un grand poète, défendu de sa sphere pour sacri-

fier à sa passion, & se montrer le plus petit des hommes, ait dit. *Sacrés ils sont, car personne n'y touche*; cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de M. de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de l'ode où Isaïe nous peint les ombres *hautaines des Souverains de l'Egypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu*; & de plusieurs autres remplies d'expressions nobles, d'idées vastes & sublimes. Par-tout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours M. de Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J. B. Rousseau. Ses *Poésies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui ait paru sur le théâtre françois. Son *Voyage de Languedoc* plein d'agrément, de variété & d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont & de Chapelle du côté de la naïveté & de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse & la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa traduction des *Géorgiques*, ouvrage généralement applaudi, devenu plus célèbre encore par l'espece de lutte qu'il a essuyée contre celui de M. l'abbé Delille, & les paralleles multipliés qu'on a faits des deux traductions. « La maniere de M. » Delille, dit un critique juste » & éclairé, doit paroître plus

» brillante, & cela par un dé-
 » faut qui a généralement réussi
 » aux poètes de ce siècle, c'est
 » la méthode de travailler en
 » marqueterie, par de petites
 » phrases morcelées, & en iso-
 » lant leurs vers. Cette mé-
 » thode, qui détruit, à la vé-
 » rité, l'harmonie générale
 » d'un ouvrage, qui empêche
 » d'en sentir les liaisons, d'en
 » saisir l'ensemble, & d'en
 » suivre la marche, a de grands
 » avantages pour briller aux
 » yeux des lecteurs superficiels,
 » dont l'attention déconfuse &
 » le goût de détail ne peut voir
 » & juger qu'un petit objet à
 » la fois. La manière de M. de
 » Pompignan, plus simple,
 » plus naturelle, plus con-
 » forme en général à la mar-
 » che des idées & aux phrases
 » périodiques du poète latin,
 » plaira peut-être davantage
 » aux connoisseurs qui senti-
 » ront un peu mieux dans ses
 » vers le goût pur & vrai de
 » l'antiquité, d'autant plus
 » qu'on n'aura point à lui re-
 » procher ce clinquant antithé-
 » tique, ces bluettes du bel-
 » esprit, ces tours maniérés,
 » ces petits agréments sans
 » grace, & ce vermillon
 » éblouissant dont M. l'abbé
 » Delille a souvent enluminé
 » la muse de Virgile». Sa tra-
 » duction d'*Eschyle* & de quel-
 » ques dialogues de Lucien est
 » d'une perfection qu'il semble
 » difficile de surpasser; peu d'é-
 » crivains ont mieux gardé les
 » règles de la traduction, &
 » mieux conservé l'esprit des au-
 » teurs traduits. Il a donné en
 » 1784 ses *Œuvres complètes*,
 » Paris, 6 vol. in-8^o, très-belle
 » édition. On souhaiteroit qu'il

eût fait un choix & qu'il n'eût
 point associé aux titres d'une
 gloire solide, des bagatelles qui
 ne peuvent rien y contribuer.
 On est sur-tout fâché d'y trou-
 ver la *Prière universelle*, pièce
 remplie de maximes fausses,
 que l'auteur, par une complai-
 sance mal entendue, a traduite
 de Pope, à la sollicitation de
 quelques Anglois, faux amis
 qui l'imprimerent à son insu; &
 que lui-même, par une ten-
 dresse mal placée envers cet
 enfant illégitime, n'a pas eu le
 courage de supprimer. Il n'a-
 voit jamais eu dans l'esprit les
 principes qu'elle renferme, &
 en général il est difficile d'allier
 d'une manière plus étroite le
 génie avec la religion, avec le
 respect des mœurs, & les égards
 dus à l'honnêteté & à la dé-
 cence. On chercheroit en vain
 dans ses *Épîtres* & dans ses *Dis-
 cours philosophiques*, ce ton
 d'aigreur & de cynisme, qu'un
 coloris séduisant n'est pas ca-
 pable d'adoucir; ces maximes
 hardies qui défigurent toutes
 les notions; cet appareil de sen-
 timent qui n'échauffe que l'ima-
 gination & laisse le cœur froid.
 On y trouve en revanche des
 traits de force & de lumière,
 des leçons de morale, des règles
 de goût qu'on peut adopter sans
 craindre de s'égarer. Tout ce
 que le poète y débite est tou-
 jours d'accord avec les vrais
 principes. Qu'on lise avec at-
 tention son *Épître* sur la déca-
 dence de la littérature fran-
 çoise, on y reconnoitra sans
 peine le danger des travers qu'il
 condamne, la nécessité des pré-
 servatifs qu'il leur oppose, la
 sagesse des réflexions qu'il pré-
 sente; on y admirera sur-tout

un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté & du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien, qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie & des mœurs, & défendre la foi de ses pères, sans que, ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise & l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une cause si belle. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion & des mœurs, égayant ses dernières années par de coupables facéties, & rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu l'audace d'exposer en pleine académie les sentimens d'un honnête homme & d'un bon citoyen. Un homme d'esprit l'a appelé *le dernier des Romains*. Il mourut dans son château de Pompiignan, le 1 novembre 1784. M. de Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Frère de Rousseau le Franc est au
sacré vallon,
Favori de Minerve ainsi que d'A-
pollon,
Rien ne peut ternir sa mémoire,
Et son triomphe est affermi :
Voltaire fut son ennemi,
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres* qui sont en très-grand nombre, & dont

on se propose de faire la collection, ne seront pas le moindre titre de sa gloire. « Cet écrivain, » dit l'abbé Maury dans un *Discours*, où d'ailleurs il ne lui » a pas rendu assez de justice, » semble amollir son style & » s'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, » l'abandon, les aimables inquietudes. Ce qui dans l'art » d'écrire lui a le moins coûté, » sera peut-être ce qui honorera » le plus sa mémoire, & il aura » ce trait de ressemblance avec » le chancelier d'Aguesseau, » dont il fut chéri & estimé, » que ses Lettres seront un des » plus beaux monumens de ses » travaux & de son génie. »

FRANC, (Jean-George le) marquis de Pompiignan, frère du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, évêque du Puy en Velay en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris le 30 décembre 1790, après avoir long-tems servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, & éclairé par ses savans écrits, dont les principaux sont : I. *Questions diverses sur l'Incrédulité*, in-12; ouvrage très-bien écrit, quoique d'une manière un peu prolix, & plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1°. s'il y a beaucoup de véritables incrédules. 2°. Quelle est l'origine de l'incrédulité, 3°. Si les incrédules sont des esprits-forts. 4°. Si l'incrédulité est compatible avec la probité. 5°. Si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. II. *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accom-

plissement des prophéties, dans l'exposition claire & précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, & met la vérité de la Religion dans le plus grand jour. III. *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions & les absurdités que renferment leurs systêmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin pour les terrasser que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, & il en fait résulter le triomphe le plus complet & le plus glorieux pour la cause qu'il défend. IV. *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1755, in-12. Il y prouve contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très-bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, de gouvernement, des affaires & de société. V. *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la Religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e édition. On y retrouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ces ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siege de Vienne: il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle dans ce qu'on appelloit mal-à-propos *l'assemblée nationale de France*; mais il est à croire qu'il ne prévoyoit pas jusqu'où les choses seroient portées. « Trop bon », dit l'abbé Barruel, « pour soupçonner à quoi ten-
» doivent ceux qui ont abusé de

» sa foiblesse, il se laissa en-
» trainer par ce parti, qui le
» fit pour quinze jours, prési-
» dent de l'assemblée, qui lui
» valut ensuite le ministère de
» la feuille. Il fut à la cour ce
» qu'est un honnête homme qui
» dit son avis, mais qui sans
» nerf & sans vigueur, se con-
» tente de gémir, de pleurer,
» quand il voit prévaloir des
» desseins pernicioeux à l'Eglise.
» Il fut un de ces hommes qui,
» par crainte du bruit, n'osent
» pas même souffler quand l'en-
» nemi est aux portes; qui se
» rangent même sous ses ban-
» nieres, sous prétexte de l'en-
» gager à faire moins de mal;
» il lui en a coûté, je ne dirai
» pas des remords, mais des
» larmes ameres, qu'il ne ré-
» pandoit même qu'en secret
» & en présence de ses amis.
» Il avoit peur qu'on ne sût aux
» Jacobins qu'il avoit pleuré
» sur les maux de l'Eglise. Il
» est mort pour avoir étouffé
» sa douleur. Bossuet l'eût ex-
» halée; & la cour & la ville
» & nos législateurs auroient
» su que la peur n'étouffe pas
» la voix des Chrysofome
» devant les précurseurs du
» schisme & de l'hérésie. Bos-
» suet n'eût pas tenu sous le
» boisseau ce trait de lumière
» échappé depuis long-tems à
» Rome sur la constitution pré-
» tendue civile du clergé. Je le
» fais de ceux mêmes qui ont
» vu & lu la Lettre du Pape
» à M. de Pompignan. Elle en
» disoit assez pour décider notre
» opinion sur cette malheu-
» reuse constitution du clergé.
» La politique l'a tenue secretez;
» je reproche à cette politique
» les sermens de tous ceux

» que la manifestation du Bref
 » adressé à M. de Pompignan
 » en auroit détournés. Nous
 » souhaitons que Dieu ne fasse
 » pas au prélat mort le même
 » reproche. La peur excuse
 » tout, mais c'est la peur même
 » qui a besoin d'excuse, &
 » Dieu seul connoit celles qui
 » peuvent la rendre pardon-
 » nable dans un prêtre ».

FRANCESCHINI, (Marc-Antoine) peintre Bolonois, naquit en 1648. Il fut l'élève du Cignani. Il faisoit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

FRANC-FLORE, voyez FLORE (François).

FRANCHI, (Nicolas) ou plutôt NICOLO FRANCO, poète satyrique, natif de Bénévent, Pami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivans & les morts; & en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin*, est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit le Ghilini, il écrivoit avec beaucoup de délicatesse en vers & en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivoit des infamies & des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination étoit féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnese, contre les Pères du Concile de Trente, contre Charles-Quint, &c. On a de lui: I. Plusieurs *Sonnets sur l'Arétin*, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8°, de 225 pages. II. *Dialogi piace-*

voli, Venise, 1542, in-8°. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco*, ou les dangers de la Satyre, Paris, in-12.

FRANCHI, (Vincent) président du conseil-royal de Naples, sa patrie, & célèbre juriconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a publié: *Decisiones sacri Regii Consilii Neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI, (François) de Cosence, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, & allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, & mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, & d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément.

FRANCIA, (François le) peintre Bolonois, mort en 1518, à 68 ans, excelloit dans le dessin, & fut un des premiers artistes de son tems dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de *Ste. Cécile*, pour le corriger & le placer dans une église de Florence; Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasionna sa dernière maladie & sa mort.

FRANCISQUE, peintre, voyez MILE.

FRANCIUS, (Pierre) professeur d'éloquence, d'histoire & de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France & en Italie. Il jouissoit d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1704, à 59 ans. On a de lui: I. Un *Recueil de Poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques

ou

où il y a trop peu d'élevation, des églogues, des élégies & des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Franciscus a réussi, sur-tout dans les épigrammes. II. Des *Harangues*, 1705, in-8°. III. Des *Ouvrages posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK DE FRANKENAU, (Georges) médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *Poète couronné* à Iene : il mérita cet honneur, par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs & hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg & à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré à son arrivée, des titres de médecin du roi & de conseiller-aulique. L'empereur Léopold ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Flora Francica*, in-12. II. *Satyra medica*, in-4°. III. Plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de Manuscrits qui méritoient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, & la société royale de Londres, se l'étoient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCK, (Auguste-Herman) théologien Allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsig. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espece de conférence sur l'écriture-Sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu ministre à Erfort, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que ret-

piroient ses sermons, lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appella dans ses états : il s'y rendit, & il fut professeur de grec & des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avoit, en 1727, 2196 jeunes gens, & plus de 130 précepteurs. On y donnoit à manger à près de 600 pauvres, soit étudiants, soit orphelins. On prétend qu'elle déchoit aujourd'hui, & que l'empirisme & les charlataneries d'un certain Bafedow, ont beaucoup contribué à lui faire perdre sa gloire. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : I. Des *Sermons* & des *Livres de dévotion*, en allemand. II. *Methodus studii Theologiai*. III. *Introductio ad lectionem Prophetarum*. IV. *Commentatio de scopo Librorum Veteris & Novi-Testamenti*. V. *Manudictio ad lectionem Scripturae sacrae*. VI. *Observationes Biblica*. Les préjugés de secte qui régloient les jugemens de l'auteur, ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK, (Simon) né à Jemeppe, près de Liege, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence & dans la poésie latine, comme on le voit par les pieces diverses insérées dans les *Musa Leodienses*, 1761 & 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on distingue un Poëme épique sur l'établissement du Christianisme au Ja-

pon, plein d'épisodes, images & comparaisons heureuses, & de très-beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liege, 1788. Parmi les pieces du second volume, on remarque l'Ode : *In impios sæculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, & s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avoit contractée en visitant les malades avec un zèle égal à ses autres vertus.... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

*Manibus date lilia plenis,
His sætrem accumulæ donis, &
fungar inani
Munere.* Æneid. VI.

FRANCKENBERG, (Abraham de) seigneur de Ludwigsdorff & de Schwirfe, dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure & méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il étoit né en 1593, & où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de Livres extravagans, en latin & en allemand, remplis de rêveries des Boehmites. I. Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte. II. *Vita veterum Sapientium*. III. *Nosce te-ipsum*, &c. Il y a dans ces deux derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, & mêlées à diverses erreurs.

FRANCKENSTEIN, (Christian Godefroi) né à Leipzig en 1661, mort en 1717, après avoir voyagé en France, en

Angleterre & en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipzig. Il avoit une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorf*. II. *Vie de la Reine Christine*. III. *Histoire du 16e. & du 17e. siècle*; qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN, (Jacques-Auguste) fils du précédent, mort à Leipzig en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature & des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages & de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entr'autres : I. *De collatione honorum*. II. *De Juribus Judæorum singularibus in Germania*. III. *De Thesauris*, &c., &c.

FRANCKLIN, (Benjamin) né en Angleterre, mort à Philadelphie en Amérique le 17 avril 1790, dans la 85e. année de son âge; de simple prote d'imprimerie, parvint à se faire un nom distingué parmi les savans & parmi les politiques. Il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité & à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil & si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savans, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumieres sur cet objet, & que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Nous ne rangerons pas dans cette classe son système des Conducteurs, invention empirique, pour le moins inutile, mais

réellement dangereuse, comme il conſte par la théorie même, & de plus par des effets triſtement multipliés (voyez KIRCHMAN, PRINGLE). Son projet d'appaifer les tempêtes de la mer avec de l'huile & des matières graiſſeuſes, eſt aujourd'hui reconnu pour une illuſion complete (voyez le *Journ. hiſt. & littér.*, 1 juillet 1782, p. 337, & autres cités, *ibid.*). On fait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies Angloiſes en Amérique, & c'eſt à ce titre que l'Assemblée nationale de France a décerné un deuil de trois jours pour honorer ſa mémoire. Pendant la guerre dans laquelle il entraîna la France, a fait un mal infini à ce beau royaume, & l'on peut dire qu'elle a mis le comble au déſordre de ſes finances. « On » nous fit entreprendre, dit un » écrivain de cette nation, » contre toutes les regles de la » vraie politique autant que de » la juſtice, une guerre ef- » froyablement diſpendieuſe ; » guerre auſſi follement con- » duite que légèrement enga- » gée ; guerre où la nation fut » réduite à ſe regarder comme » triomphante quand elle n'a- » voit pas été battue, & » elle n'eut pas toujours cette » étrange gloire ; guerre qui en » ôtanta nos rivaux des do- » maines immenſes en étendue, » où leurs forces & leur com- » merce s'extravaſoient avec » plus de faſte que d'utilité » réelle pour eux, leur en a » rendu bien plus que l'équiva- » lent, puisſqu'une paix plus hu- » miliante qu'avantageuſe pour » nous a été ſuivie d'un traité » de commerce déſaſtreux,

» extravagant dans pluſieurs » de ſes diſpoſitions, ruineux » dans toutes, & dont on » croiroit que l'objet a été d'in- » demniſer l'Angleterre des » pertes qu'elle avoit faites en » Amérique, de lui aſſurer » en Europe, ſur la France, » les tributs qu'elle ne pou- » voit plus retirer dans l'autre » continent ». Du reſte, c'eſt peut-être ce point de vue là même, qui a rendu cher le nom de Francklin à l'Assemblée nationale, puisſque ſous ce rapport elle lui doit ſon exiſtence. Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'étoit fait une épitaphe ſingulière, où l'on voit qu'à cette date il croyoit à la réſurrexion un peu plus fermement, que lorsqu'il demanda la bénédiſion de Voltaire pour ſon fils (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 mars 1778, p. 465). Mais il paroît qu'à la fin il étoit revenu à cette croyance, puisſqu'il voulut que l'épitaphe fût miſe ſur ſon tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux
liore
dont le dedans eſt arraché,
& qui n'a plus ni reliure ni dorure)
ſert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même ne ſera
pas perdu,
car il reparoitra un jour,
(ainſi qu'il l'a toujours penſé)
dans une nouvelle & plus belle édi-
tion,
recue & corrigée
par l'auteur.

FRANCO, (Battista) peintre Vénitien, mort en 1561, égaloit les plus habiles artiſtes

Eripuit caelo fulmen, sceptrumque tyrannus Turgot

de son tems dans le dessin ; mais il étoit foible dans le coloris , & peignoit d'une manière fort sèche.

FRANCO , voyez FRAN-CHI.

FRANCOIS D'ASSISE , (S.) naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma Jean au baptême ; mais depuis on y ajouta le surnom de François , à cause de sa facilité à parler la langue françoise , nécessaire alors aux Italiens pour le commerce , auquel son pere le destinoit. La piété seule avoit de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle , vendit le peu qu'il avoit , se revêtit d'une tunique & se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs , & il avoit déjà un grand nombre de disciples , lorsque le pape Innocent III approuva sa regle en 1210. Ce pape n'avoit pas , dit-on , voulu écouter un homme que son extérieur annonçoit peu avantageusement ; mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avoit rebuté , dans l'attitude de soutenir l'église de S. Jean de Latran qui paroisoit s'écrouler , il le fit rappeler & lui accorda sa demande. L'année d'après , le saint fondateur obtint des Bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule , près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des Freres-Mineurs , répandu bientôt en Italie , en Espagne & en France. L'enthousiasme qu'inspiroient les vertus de François étoit si vif , que , lorsqu'il entroit dans quelque ville , on sonnoit les cloches ; le clergé & le peuple venoient au-devant de lui , chan-

tant des cantiques & jetant des rameaux sur le passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement , qu'au 1er. chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219 , il se trouva près de 5000 Freres-Mineurs. Leu après ce chapitre , il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples vouloient qu'il demandât le pouvoir de prêcher par-tout où il leur plairoit , même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : » Tâchons de gagner les grands » par l'humilité & par le res- » pect , & les petits par la pa- » role & le bon exemple. Notre » privilege singulier doit être » de n'avoir point de privi- » lege ». Réponse digne de l'humble fondateur , mais qui n'empêche pas que les exemptions & privileges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Eglise , & même nécessaires dans les dioceses dont les évêques étoient ou favorables à l'erreur , ou insouciens sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même tems que François passa dans la Terre-Sainte ; il se rendit auprès du sultan Méledin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la Religion Chrétienne ; le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve , renvoya François avec honneur. Revenu en Italie , il institua le Tiers-Ordre. Il voulut , par cette institution , procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux , sans en pratiquer cependant toute l'austérité , & sans quitter leurs mai-

sons. Après avoir réglé ce qu'il croyoit convenir le plus à ses différens enfans, & s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte S. Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains & son côté droit; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre: événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, & que le judicieux Fleury (liv. 79, n^o. 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, Récollet, dans la *Vie de S. François*, Paris, 1736 & 1734, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut 2 ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, & sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence & du dépouillement évangélique. Sa maxime ou plutôt l'élan habituel de sa piété, étoit les mots *Deus meus & omnia*. « Paroles d'un sens subtil & profond (dit un philosophe chrétien) : Dieu est tout, quitter tout pour lui, c'est ne rien quitter, puisque tout se retrouve en lui éminemment ». Le Ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles: ce n'en étoit pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa Règle, à peine fut-il mort, qu'on l'in-

terpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capucins*, des *Observantins*. Ces enfans du même pere, différencient beaucoup entr'eux par l'habit & par la façon de vivre. Les Chroniques de l'ordre marquent expressément, que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lepre & se perdit de désespoir. L'ordre de S. François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science & leur vertu, & a donné à l'Eglise cinq papes, & un grand nombre de cardinaux & d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Eglise & qu'il continue de rendre, sont inappréciables, & ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent, est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, & des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'Eglise, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef auroit bien voulu ériger cette prétention en dogme; & quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter M. Fleury, ne se sont pas assez écartés des ces erreurs. « Quels qu'aient été la vertu des solitaires d'Egypte, dit un hagiographe, & le zèle pour leur sanctification personnelle, il seroit déraisonnable

» de vouloir en faire une regle
 » complete & adéquate pour
 » des religieux qui, sans pro-
 » fesser la même austérité, se
 » dévouent à l'instruction des
 » fideles, à la défense de la foi,
 » aux combats contre les hé-
 » rétiques. Si leur vie est moins
 » éclatante en mortification,
 » elle est parfois plus édifiante
 » en fait de docilité, d'humili-
 » lité & d'orthodoxie: car l'on
 » n'ignore pas avec quelle faci-
 » lité plusieurs de ces solitaires
 » se sont laissé entraîner dans
 » diverses hérésies, & avec
 » quelle obstination ils y ont
 » persévéré: & de nombreux
 » monastères y persévèrent
 » encore aujourd'hui ». On lit
 dans les ouvrages de S. Jérôme,
 un passage exactement appli-
 cable à cette matiere, où l'on
 trouve toute l'éloquence & la
 sévère logique de ce Pere. « *Si
 aut fiscelam junco texerem, aut
 palmarum folia complicarem, aut
 in sudore vultus mei comederem
 panem, & ventris opus sollicita-
 mente pertractarem; nullus mor-
 deret, nullus reprehenderet. Nunc
 autem quia juxta sententiam Sal-
 vatoris, volo operari cibum qui
 non perit, error mihi geminus in-
 fligitur... O fratres dilectissimi, pro
 stabello, calathis, sportellisque,
 munusculis monachorum, spiritua-
 lia hæc & mansura bona suscipite*
 (2a. præfat. in lib. Job.). (Voyez
 S. CLAUDE, SAINT-AMOUR,
 BONAVENTURE, NORBERT).
 La meilleure édition des deux
 Regles du saint patriarche &
 de ses Opuscules, est celle du
 P. Jean de la Haye, en 1641,
 in-folio. Elles ont été réimprimées
 en Allemagne en 1739, in-fol.
 Le P. Chalippe, Récollet, a
 donné sa Vie, Paris, 1728,

in⁴, & 1736, 2 vol. in-12.
 FRANÇOIS DE PAULE, (S.)
 fondateur de l'ordre des Mi-
 nimes, naquit à Paule en Ca-
 labre l'an 1416. Un attrait sin-
 gulier pour la solitude & pour
 la piété le conduisit dans un
 désert au bord de la mer, où
 il se creusa une cellule dans le
 roc. La réputation de sa sain-
 teté attira auprès de lui une
 foule de disciples, qui bâti-
 rent autour de son hermitage
 un monastère, le premier de
 son ordre. On nomma d'abord
 ses religieux les *Hermite de
 S. François*, mais François
 voulut qu'ils portassent le nom
 modeste de *Minimes*. Il leur
 prescrivit un carême perpétuel,
 & leur donna une regle, ap-
 prouvée par le pape Alexan-
 dre VI & confirmée par Jules II.
 Le nom du saint fondateur se
 répandit en Europe avec le
 bruit de ses vertus. Louis XI,
 dangereusement malade, l'ap-
 pella en France du fond de
 la Calabre, espérant d'obtenir
 sa guérison par ses prières. Ce
 prince, très-jaloux de tenir
 son rang, alla au-devant de
 lui & se prosterna devant
 l'humble religieux: « Vous
 » étiez alors, ô mon Dieu!
 » connu dans le monde (s'écrie
 » à ce sujet un orateur céle-
 » bre), & les cours des princes
 » n'étoient pas des lieux inac-
 » cessibles à votre grace ni à
 » la piété chrétienne, puisque
 » vos serviteurs y étoient si ho-
 » norablement traités ». Quoique
 le Saint annonçât au roi
 une fin prochaine, au-lieu de
 la guérison qu'il espéroit, il
 continua à jouir de toute sa
 confiance, & l'aida à finir par
 une mort chrétienne une vie

qui, à bien des égards, ne l'avoit pas été. François établit quelques maisons en France, & mourut dans celle du Pleffis-du-Parc en 1507; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les Minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-Homme* que les courtisans de Louis XI donnoient à leur pere. Les hommes du siecle ne manquent jamais de confondre la piété & la précieuse simplicité de l'Évangile, avec ce qu'ils appellent *Bonhomie*. Le P. Hilarion de Coste a donné sa *Vie* sagement écrite, in-4°.

FRANÇOIS XAVIER, (S.) surnommé l'Apôtre des Indes, né au château de Xavier au pied des Pyrénées en 1506, étoit neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignoit la philosophie au college de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, & fut un des sept compagnons du Saint Espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des Infideles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes Orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il se fixa d'abord, il répandit la lumiere de l'Évangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de Barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le Christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence; & la Providence renouvela plus d'une fois en faveur de ces nouvelles églises,

les merveilles des premiers tems du Christianisme. Il mourut en 1552, dans l'isle de Sancian, à la vue du royaume de la Chine, où il brûloit de porter la foi. Il étoit âgé de 46 ans, & en avoit employé dix & demi à la conversion des Indes. « Terme bien court, dit » l'abbé Berault, quand il n'eût » soumis qu'une nation au joug » de l'Évangile! Mais s'il a étendu » bli la foi dans cinquante-deux » royaumes plus ou moins » étendus, s'il a arboré l'étendard » dard de la croix dans trois » mille lieues de pays, s'il » a baptisé de sa main près » d'un million tant de Sarrasins » que d'Idolâtres, s'il a procuré à l'Église plus de nouveaux sujets que les fameux » hérésiarques de son siecle » n'ont fait de déserteurs & » d'apostats; ne peut-on pas dire que la rapidité des conquérans les plus mémorables » n'égala point la sienne, & » que s'il eût rempli la mesure commune de la vie humaine, » le monde entier, pour son zele, plutôt que pour leur valeur, eût été un champ trop étroit? Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'isle de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert & exposé durant trois jours aux yeux du public (voyez la Relation de M. Cicala, la nouvelle édition de sa *Vie* imprimée à Liege, p. 22, & le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1783, p. 449 — 1 mars 1788, p. 323). Grégoire XV le mit au nombre des Saints en 1622.

Les Protestans même lui ont donné ce nom. Tavernier dit qu'on peut l'appeller à juste titre le S. Paul & le véritable apôtre des Indes. Richard Haklvit, au second tome des *Navigations de la Nation Angloise*, en parlant de l'isle de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que les *histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus & des œuvres de ce saint homme*. Baldeus, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre S. Paul, dit que les dons qu'il avoit reçus pour exercer la charge de ministre & d'ambassadeur de J. C., étoient si éminens, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer. Et quelques lignes après, adressant la parole au Saint même : *Plût à Dieu, s'écrie-t-il, qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre Religion nous permit de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer*. Effectivement, la vie & les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active & brûlante, que les systèmes & les opinions des hommes ne sauroient produire : aussi le zèle pour la conversion des Infidèles a-t-il toujours été & sera toujours propre à l'Eglise Catholique; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter, n'ont pu en soutenir long-tems les apparences, moins encore en renouveler les effets : & pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie; con-

tens d'enseigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorans & sauvages. On a de S. François Xavier : I. Cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1621, in-8°. II. Un *Catéchisme*. III. Des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr & solide. Les Peres Turselin & Bouhours, Jésuites, ont élégamment écrit sa *Vie*, l'un en latin, l'autre en françois. Celle-ci a été réimprimée à Liege, en 1788, avec divers Opuscules de littérature & de piété. On a de M. Dolard une *Epopée*, intitulée la *Xaveriade, ou l'Apostolat de S. François Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées; il y en a une autre en latin (voyez FRANCK).

FRANÇOIS DE BORGIA, (S.) duc de Gandie & vice-roi de Catalogne, jouissoit de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, & obligé d'attester que c'étoit réellement le corps de cette princesse qui avoit été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil de ne pouvoir plus la reconnoître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, & après la mort de son épouse, il entra chez les Jésuites, dont il fut le troisième général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite; de riches évê-

chés, le cardinalat, & d'autres dignités, lui furent offerts à plusieurs reprises, & après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de S. Pierre. Il échappa à tout cela, & mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans: après avoir établi sa Compagnie dans un grand nombre de provinces, & rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes Chrétiens contre les Infidèles, avança sa mort; ses forces & l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'étoit un homme d'une mortification extraordinaire. Ste.-Thérèse qui l'appelloit un *Saint*, recherchoit & suivoit ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de S. Juste, & lui répéta ce qu'il lui avoit confié long-tems auparavant, que son exemple avoit beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône & le monde, & que dès-lors il en avoit conçu la résolution: anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince (voyez VESAL). Clément X le mit au nombre des Saints en 1671. Il laissa plusieurs Ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le P. Alfonse Deza, Jésuite; Bruxelles, 1675, in-fol. Voyez sa *Vie*, publiée en françois, in-4^o., par le P. Verjus, d'après Ribadeneira & Eusebe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES, (S.) né au château de Sales, diocèse de Geneve, en 1567, fit

ses premières études à Paris, & son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chamberi, puis prévôt d'Anneci; ensuite évêque de Geneve, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zèle pour la conversion des Zuingliens & des Calvinistes avoit éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avoit gagné à l'Eglise plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il seroit difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disoit, qu'il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre, mais qu'il falloit s'adresser à l'évêque de Geneve pour les convertir. Un jour nouveau lui fit sur le diocèse de Geneve, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science & la piété dans le clergé séculier & régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avoit détrompée des faux charmes du monde, fut la *tre. supérieure*. Il voulut qu'on y admit les filles d'un tempérament délicat, & même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre & de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec

Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avoit déjà refusé un évêché en France, & qui refusa vers le même tems la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place, qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse pour lequel il soupiroit. Il y retourna le plutôt qu'il put, & continua d'y vivre en pasteur des premiers siècles de l'Eglise, en Irenée, en Augustin. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devoit voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, & mourut le lendemain, à 56 ans. S. François de Sales étoit une de ces âmes tendres & sublimes, nées pour la vertu & pour la piété, & destinées par le Ciel à inspirer l'une & l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits: la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rend délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont: I. *Introduction à la Vie dévote*. Le but de ce livre étoit de montrer que la dévotion n'étoit pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvoit être dans le monde, & s'y accorder avec les obligations de la vie civile & séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France & à celle de Piémont. II. *Un Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, Jésuite, en 3 vol. & abrégé en un seul par l'abbé Tricalet. III. *Des Lettres spirituelles*, & d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. S. François

de Sales y paroît un des mystiques les plus judicieux de ces derniers tems. Les lecteurs qui voudront connoître plus en détail ses ouvrages & ses vertus, peuvent lire sa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marfollier en 2 vol. & son *Esprit*, par le Camus, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolix, a été réduit par M. Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8°. plusieurs fois réimprimé.

FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, & fut marié en 1736 avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI (voyez ce mot). Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre défoloit alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce tems-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle, rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences & les arts dans ses états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut subitement à Inspruck, où il s'étoit rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme il mourut au sortir de la comédie, on ne man-

qua pas d'en accuser l'air du spectacle, qu'on fait être plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux & d'anatomie. C'étoit un de ces hommes vertueux par religion & par sentiment, qui font le bien pour lui-même, & savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la foiblesse & la vanité jusques sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance; & cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François I. Serroit-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromise avec la garrulité humaine?

FRANÇOIS I, roi de France, parvint à la couronne le 1^{er} janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-pere. Il étoit né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, & de Louise de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, & se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignoroit pas que les Suisses s'étoient emparés du Mont-Genevre & du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage & de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentiere & de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, & les François se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura 2 jours, le 13

& le 14 de septembre 1515. François I ne perdit point le sang-froid dans cette action, aussi longue que meurtrière; il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, & une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disoit, des 18 batailles où il s'étoit trouvé, *que c'étoient des jeux d'enfans; mais que celle de Marignan étoit une bataille de géans.* Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanez aux vainqueurs. Maximilien Sforce lui en fit la cession, & se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarerent pour les François: le pape Léon X, effrayé de leurs succès, voit le roi à Bologne, & fait sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, il conclut le 14 décembre 1515, le *Concordat* pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, & Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, & autres droits dont jouissoit le siege de Rome. Les universités & les parlemens ne reçurent le *Concordat* qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avoient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; & les parlemens ne faisoient pas attention que François I, en accordant les annates, se procu-

roit d'ailleurs des avantages considérables ; & ils oublioient sans doute la maxime très-raisonnable comme très-catholique, que tous les Chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, & à la splendeur de son siege : « maxi-
 » me si peu contestée, dit un
 » jurifconsulte de ce siecle,
 » que le concile de Bâle, en
 » proposant l'abolition des an-
 » nates, demandoit en même
 » tems un moyen de les sup-
 » pléer, & de donner au sou-
 » verain pontife, & l'adminis-
 » trateur de l'Eglise univer-
 » selle, les secours nécessaires à
 » un gouvernement si vaste &
 » si composé. Febronius lui-
 » même, cet ardent adversaire
 » des pontifes Romains, con-
 » vient que les annates sont une
 » rétribution légitime, & fon-
 » dée sur des vues & des fins
 » très-sages. Et quand on fait
 » que tout le produit des an-
 » nates & autres droits quel-
 » conques, attachés aux expé-
 » ditions romaines, ne vont
 » annuellement, pour toute la
 » France, qu'à 500 mille livres,
 » on ne peut comprendre les
 » clameurs que produit ce
 » mince objet, sans en cher-
 » cher la source dans la haine
 » de Dieu & de son culte ». L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint & François I signèrent le traité de Noyon, où ils se donnerent mutuellement, l'un l'ordre de la toison-d'or, & l'autre celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles

plus jeune, & moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400 mille francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès-lors, & le fut pour longtemps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit & la perdit presque au même tems. Il fut plus heureux en Picardie ; il en chassa Charles qui y étoit entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin & plusieurs autres places : mais il perdoit le Milanais par les violences de Lautrec, & le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mere. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les François, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone & de Genes. Bourbon, secondé par Antoine de Leve, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonivet à la retraite de Rebec, où Bayart fut tué ; il marcha vers la Provence, prit Toulon, & assiégea Marseille. François I courut au secours de la Provence, & après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais & assiégea Pavie. On étoit dans le cœur de l'hiver. C'étoit une faute considérable, d'avoir formé un siege dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal-à-propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop foible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux

chevaux tués sous lui, & fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France (voyez LANNÔY). Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier François qui avoit suivi le duc de Bourbon, & que ce duc fût présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervais, dans la *Vie de S. Martin de Tours*, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce Saint, d'où François I venoit de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnoie. Comme il paroît que le roi lui-même, ainsi que la reine, étoit dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable & instruit. « Quoique François I eût fait serment comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit recevoir abbé & chanoine de l'église de S. Martin, d'en être le protecteur, quelques officiers de ses finances abusant de sa facilité, lui firent croire que dans les besoins pressans de l'état, il pouvoit légitimement se servir du treillis d'argent qui fermoit le tombeau de S. Martin. Ils vinrent à Tours au mois de juillet de l'année 1522, signifier aux chanoines l'ordre qu'ils avoient de l'enlever. On trouve dans les registres de cette église, la réponse que le chapitre leur fit. Elle est conçue en ces termes : *Les chanoines disent qu'ils sont très-humbles & très-obéissans chapelains & orateurs dudit seigneur roi, & qu'à eux n'est de querelles, arguer & contester avec sa majesté; mais que*

« craignant d'offenser Dieu, le créateur, & monsieur S. Martin, & pour les causes par eux déjà alléguées, & autres légitimes, ils n'osent & ne doivent consentir ledit treillis être pris ou enlevé. Les officiers ne laisserent pas de passer outre; le treillis fut mis en pièces le 8 du mois suivant, & chargé à la porte de l'église dans des chariots, escortés de plusieurs compagnies de soldats, qui le conduisirent à la monnoie. On en fit des testons, où d'un côté la figure de S. Martin est empreinte. Il s'en trouve encore quelques-uns dans les cabinets des curieux. Cette action si peu attendue d'un prince catholique, jeta tous les gens de bien dans la consternation. Ceux mêmes qui s'étoient chargés de cette entreprise, la trouverent si honteuse, qu'ils ne voulurent jamais permettre qu'on en dressât un procès-verbal. Le fabricier de l'église & quelques chanoines des plus zélés, s'étant opiniâtrés à le vouloir faire, en furent chassés avec les notaires. La chose fut si loin, qu'ayant paru à l'une des fenêtres de l'église, pour voir ce qui s'y passoit, l'on tira dessus plusieurs coups d'arquebuse, dont heureusement personne ne fut blessé. Quelques historiens ont cru que les malheurs qui arrivèrent depuis à François I, furent de justes châtimens de la profanation du tombeau de S. Martin. En effet, on remarque que ce prince ayant peu de tems après porté ses armes dans

» le Milanois, & mis le siege
 » devant Pavie, il y fut aban-
 » donné des siens, son cheval
 » tué sous lui dans la retraite,
 » lui-même dangereusement
 » blessé, & arrêté sur les terres
 » que Charlemagne avoit don-
 » nées à l'église de S. Martin.
 » Il reconnut alors, mais trop
 » tard, que ce n'étoit pas sans
 » raison que Clovis avoit dit
 » autrefois, qu'il n'y avoit pas
 » lieu de se promettre la vic-
 » toire de ses ennemis, après
 » qu'on avoit offensé ce grand
 » Saint. Louise de Savoie, sa
 » mere, à qui il avoit laissé la
 » régence pendant son absence,
 » si-tôt qu'elle eut reçu la nou-
 » velle de la prise du roi,
 » vint avec les princes, enfans
 » de France, au tombeau du
 » Saint, implorer son secours,
 » & tâcha de réparer, par les
 » présens qu'elle y laissa, l'in-
 » jure qui lui avoit été faite.
 » Le roi lui-même n'eut pas
 » plutôt recouvré sa liberté,
 » qu'il y vint, avant d'aller à
 » Paris, pour lui en faire une
 » espece de satisfaction. La
 » colere de Dieu éclata d'une
 » maniere bien plus sensible
 » contre la personne de Jacques
 » Fournier (d'autres le nom-
 » ment *Beaune*, voyez ce
 » mot), seigneur de Sem-
 » blançai, qui avoit été l'au-
 » teur d'une si méchante ac-
 » tion; car cinq ans après, le
 » même jour que le treillis
 » avoit été enlevé, sur une
 » fausse accusation il fut con-
 » damné à être pendu, & le
 » fut en effet quelques jours
 » après à Montfaulcon, dans
 » le fief du prieuré de S. Mar-
 » tin-des-Champs. Quoi qu'il
 » en soit de ces observations,

François I fut conduit à Ma-
 drid, où Charles le traita avec
 tous les égards possibles, & lui
 rendit la liberté par un traité
 qu'il savoit bien que son pri-
 sonnier n'observeroit pas. Par
 ce traité, signé à Madrid, le
 14 janvier 1526, François re-
 nonçoit à ses prétentions sur
 Naples, le Milanéz, Genes &
 Ast, à la souveraineté sur la
 Flandre & l'Artois. Il devoit
 céder le duché de Bourgogne;
 mais lorsque Lannoy vint le de-
 mander au nom de l'empereur,
 François I, pour toute réponse,
 le fit assister à une audience
 des députés de Bourgogne, qui
 déclarerent au roi, qu'il n'avoit
pas le pouvoir de démembrer au-
cune province de sa monarchie;
 & comme l'empereur se plai-
 gnit de ce manquement de pa-
 role, François lui fit dire en
 propres termes: *Vous avez menti*
par la gorge, & autant de fois
que le direz, vous mentirez. Il
 fit plus, il se ligua contre Char-
 les avec les Vénitiens & pres-
 que toute l'Italie. Lautrec se
 rendit maître d'une partie de
 la Lombardie, & auroit pris
 Naples, si les maladies conta-
 gieuses, favorables aux Espa-
 gnois, n'eussent enlevé une
 partie de l'armée Françoisise
 avec leur général, en 1528. Ces
 pertes avancerent la paix: elle
 fut conclue à Cambrai en 1529.
 Le roi de France épousa Eléo-
 nore, veuve du roi de Por-
 tugal & sœur de l'empereur.
 Ses deux fils étoient restés en
 otage lorsqu'il sortit de prison;
 en violant le traité de Madrid,
il les exposa, dit Voltaire, *au*
courroux de l'empereur; il y a
des tems où cette infraction eût
coûté la vie à ces deux princes;

mais le caractère de Charles ignoroit ce genre de vengeance. François racheta ses enfans moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution indigne d'un grand prince, d'altérer la monnoie, & fit frapper des especes de moindre aloi que celles qui avoient cours, pour payer cette somme. Cette lupercherie, jointe à la foiblesse qu'avoit eue François I d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix étoit conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de St-Malo, pour faire des découvertes; & en effet ce marin découvrit le Canada (*voyez CARTIER*). Il fonda le college-royal, il forma la bibliothèque royale; il auroit plus fait encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan & vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, & s'empare de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté se jette sur la Provence, assiege Marseille, & est repoussé. François I s'unit avec Soliman II; mais cette alliance avec un empereur Mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trêve de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur ayant passé quelque tems après par la France pour aller châtier les Gantois ré-

voltés, lui promit l'investiture du Milanez, si l'on en croit la plupart des historiens François, mais les Espagnols l'ont constamment nié: «Quelle apparence, disent-ils, qu'un prince sensé aura consenti à céder une grande & magnifique province, pour avoir pu abrégé son chemin, & arriver quelques jours plutôt aux portes d'une ville révoltée ». Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'une parole vague; & l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances, ne fût très-déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanez, Charles eût pris ce dernier parti; la promesse eût été nulle selon toutes les regles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon & dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les Impériaux à Cérifoles en 1544, & se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse & Gustave Wasa, se promettoit de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint & Henri VIII, ligués contre François I, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie & la Champagne. L'empereur étoit déjà à Soissons, & le roi d'Angleterre prenoit Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unirent contre l'empereur. Charles, pressant la France & pressé dans l'Empire, fit la paix à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544.

François I, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le dernier mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avoit, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savans croient être d'une date très-antérieure (voyez ASTRUC). Ce prince, passionné pour les femmes, avoit eu autrefois une maîtresse nommée *la Belle Ferronniere*. Le mari de cette femme, jaloux & vindicatif, avoit été prendre du mal dans un lieu de débauche, pour le donner à son infidelle, & par elle à son rival. Tout lui réussit comme il le desiroit, & François I mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant 9 années. Un long portrait de François I seroit superflu; il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaïsser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux & plus circonspect. *Charles-Quint*, dit l'abbé Raynal, *n'agissoit que par des intérêts d'état, & François I, qui n'avoit en vue que des passions particulieres, y portoit ce motif petit & bas qui entraîne toujours l'humiliation* (Anecd. hist. tom. 1, p. 181). Comme il réfléchissoit peu, il entreprenoit les guerres avec une légèreté extrême, & s'exposoit imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gou-

verna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la Religion fut singulièrement inconséquent: tandis qu'il faisoit brûler les hérétiques en France, il les soutenoit en Allemagne, & c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts, semble avoir couvert aux yeux des savans une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le tems de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grece, & il les transplanta en France. Son regne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit & dans les mœurs des François. Il appella à sa cour les dames, les cardinaux & les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avoit été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en françois. François I fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger & plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile & plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. » Cette innovation, dit un observateur moderne, a eu plus d'un mauvais effet. D'abord la langue romaine, ce grand organe de l'érudition & des sciences, cet idiôme des grands modeles, a été négligée. La jurisprudence » est

» est devenue un champ ouvert
 » à tout le monde; les igno-
 » rans, toujours plus présomp-
 » tueux & plus prompts que
 » les gens instruits, s'en sont
 » emparés. La science de la
 » justice & des loix a dégé-
 » néré en verbiage & en chi-
 » cane. Le nom d'*avocat* est
 » devenu l'étiquette des petits
 » maîtres, & un titre pour
 » ceux qui n'en ont pas d'autre.
 » La magistrature a été con-
 » sidérée comme un groupe de
 » gens ignares ou intéressés,
 » & quelquefois comme un
 » corps de factieux. Delà les
 » termes de *Robinerie*, de *Ro-
 » binaille*, de *Robinauderie*, &c.,
 » affectés aujourd'hui à une
 » profession qui mérita long-
 » tems le respect & la con-
 » fiance des peuples. Tant il
 » est dangereux de toucher aux
 » usages établis, ne fût-ce
 » qu'en matière de langue !
 Ce fut encore François I qui
 introduisit la mode de porter
 les cheveux courts & la barbe
 longue, pour cacher une blef-
 sure qu'il reçut dans un jeu en
 1521. Tous les courtisans eurent
 la plus longue barbe qu'ils
 purent; c'étoit alors un orne-
 ment de petit-maitre. Les gens
 graves & les magistrats n'en
 portoient point; ils ne laisserent
 croître la leur, que lorsque les
 courtisans se furent dégoûtés
 de cette mode. François I
 accabla son peuple d'impôts,
 & il recommanda à son fils en
 mourant de diminuer les tailles.
 Il laissa dans ses coffres environ
 6 millions d'à-présent. Son

Histoire, écrite par M. Gaillard,
 8 vol. in-12, est le fruit de la
 prévention & de l'esprit nation-
 al; tous les faits & tous les

Tome IV.

caractères y sont défigurés. Ce
 prince est mieux apprécié dans
 la *Galerie philosophique du 16e.
 siècle*, par M. de Mayer, 2 vol.
 in-8°. On y trouve, après divers
 détails intéressans, ce portrait
 en petit: « François I, bon,
 » sincère, généreux, popu-
 » laire, mais inconséquent &
 » indiscret, jamais méchant ni
 » cruel, n'eut point de mœurs,
 » énerva & ruina la nation
 » sans le vouloir ».

FRANÇOIS II, roi de
 France, né à Fontainebleau en
 1544, de Henri II & de Cathe-
 rine de Médicis, monta sur le
 trône après la mort de son pere
 en 1559. Il avoit épousé l'année
 d'auparavant Marie Stuart, fille
 unique de Jacques V, roi d'E-
 cosse. Quoique son regne ne fût
 que de 17 mois, il vit éclorre
 tous les maux qui depuis désolé-
 rent la France. François, duc
 de Guise, & le cardinal de
 Lorraine, oncles de ce roi en-
 fant, par sa femme, furent mis
 à la tête du gouvernement,
 pour réprimer les Calvinistes
 qui menaçoient le royaume
 d'une entière subversion. An-
 toine de Bourbon, roi de Na-
 varre, & Louis son frere, prince
 de Condé, fâchés de n'avoir
 point de part à l'administration,
 résolurent de secouer le joug.
 Ils se joignirent aux Calvinistes
 pour détruire les Guises, pro-
 tecteurs des Catholiques. L'am-
 bition fut la cause de cette
 guerre, la Religion le prétexte,
 & la *Conspiration d'Amboise* le
 premier signal. Cette conspi-
 ration éclata au mois de mars
 1560. Le prince de Condé en
 étoit l'ame invisible, & la Re-
 naudie le conducteur. Celui-ci
 s'étant ouvert à Avenelles,

M

avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, & ils sont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, & plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte & punie, le pouvoir des Guise n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connoissance du crime d'hérésie étoit renvoyée aux évêques & interdite aux parlemens. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux protestans qui dressa cet édit; édit raisonnable & assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux Calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoissoit que de ces cas-là, & qu'on appelloit *la Chambre ardente*. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, & alloit finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-tems & infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avoit à la tête, & dont l'humeur ne put entièrement couler par son oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident de vint mortel par le poison que le chirurgien, qui étoit huguenot, mêla parmi les remèdes pour délivrer son parti de la crainte que lui inspiroit la sévérité indispensable des loix de François II (voyez les Mémoires de Castelnau, avec les Notes de Jean le Laboureur).

FRANÇOIS DE FRANCE,

duc d'Alençon, d'Anjou & de Brabant, & frere de François II, Charles IX & Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontents lorsque son frere Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mere, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575 il se mit à la tête des Reistres, parce qu'on lui avoit refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'appaisa; mais quelque tems après ayant été appelé par les Confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frere, & se rendit maître de quelques places. Il revint en France & repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeoit Cambray, & se rendit maître de Cateau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angletterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui le joua, & qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avoit donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, & comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante ayant voulu asservir le pays dont il n'étoit que le défenseur, & se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait & obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui méloit les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte de Saint-Pol & de Chaumont, né en 1491 de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan, en 1515. Le brave Bayard ayant fait chevalier François I après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mezieres assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon & Bapaume, & battit les Anglois au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, & fut repris en 1528 par Antoine de Leve, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets & les Italiens l'avoient abandonné dans ce péril, & sa cavalerie s'étoit sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Rheims, en 1545.

FRANÇOIS DE BOURBON, duc de Montpensier, de Châtelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon II. du nom, donna des preuves de sa valeur au siege de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac & de Montcontour en 1569, & au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, & l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fideles sujets de Henri IV, & un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques & à Ivry en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranches au roi, & lui avoir rendu d'autres services non moins importants.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont & de Languedoc, naquit au château de la Fere, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François I lui confia en 1543 la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, & remporta la victoire de Cérifoles, le lundi de la fête de Pâques 1544. Il s'empara ensuite du Montferat, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince se jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, en 1545, à 27 ans.

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise & d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siege de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeller le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une maniere plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laisserent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisoient quelques généraux de ces tems malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avoit paru durant le siege, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre & en Italie, firent proposer

à quelques-uns de le faire *Vice-Roi de la France* ; mais ce titre paroissant trop dangereux dans un sujet puissant & belliqueux , on se contenta de lui donner celui de *Lieutenant-Général des armées du roi au-dedans & au-dehors*. Les malheurs de la France cessèrent, dès qu'il fut à la tête des troupes. En 8 jours il prit Calais & tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglois, qui l'avoient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au-dessus de tous les capitaines de son tems. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les Protestans pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la Patrie*. Son autorité étoit telle, qu'il recevoit assis & couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenoit debout & tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès-lors se formèrent les partis des Condé & des Guise. Du côté de ceux-ci étoient le connétable de Montmorenci & le maréchal de Saint-André, de l'autre étoient les Protestans & les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, & l'ame du parti opposé aux Protestans, avoit résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassi, sur les frontières

de la Champagne, il trouva des Calvinistes qui chantoient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains ; & il y eut près de 60 de ces malheureux tués & 200 de blessés. Cet événement imprévu, que les Protestans appellent le *Massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, & gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur par-tout où il s'étoit trouvé, il étoit chéri des catholiques & le maître de la cour, affable, généreux, & en tout sens le premier homme de l'état. Il se préparoit à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante & leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet en 1563 par Poltrot de Meré, gentilhomme huguenot. Les Calvinistes qui, sous François II & Henri II, n'avoient su que prier, & souffrir ce qu'ils appelloient le *martyre*, étoient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisoient plus l'Écriture, que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef Philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers à son honneur ; & il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécille. Valincour a écrit la *Vie* de François de Guise, in-12. Il parut en 1576 une satire sanglante

contre lui, le cardinal son frere & les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, Cardinal de Lorraine, &c.*, par François de Pisle, in-8°. On la trouve dans le tome 6e. des *Mémoires de Condé*, in-4°. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Regnier de la Planche. Aux traits flétrissans que renferme cette fatyre, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitoit son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, & s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet & le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier Allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie: *Arrêtez, Montpezat; vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi.* Et se tournant vers l'emporté Lunebourg: *Je te pardonne, lui dit-il, l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira.* Aussi-tôt il l'envoya en prison, & acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux... On avoit averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot étoit venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce Protestant lui avoua sa résolution.

Alors le duc lui demanda: *Est-ce à cause de quelque dé-plaisir que tu aies reçu de moi?* — *Non*, lui répondit le Protestant, *c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion.* — *Eh bien!* répliqua Guise, *si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne;* & il le renvoya. Le duc de Guise avoit une intrépidité que les héros les plus fameux traiteroient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, & lui trouvant un air embarrassé & timide: *Cet homme-là*, dit-il en levant les épaules, *ne me tuera jamais; ce n'est pas la peine de l'arrêter.*

FRANÇOIS ou **FRANCISCUS DE VICTORIA**, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8°, sous le titre de *Theologica Prælectiones*.

FRANÇOIS DE JESUS MARIE, Carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque & définitur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de Théologie morale*, imprimé à Salamanque, & réimprimé depuis à Madrid & à Lyon en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit *le frere Romain*, de l'ordre de S. Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maestricht, par ordre des états de Hollande. Louis

XIV l'appella quelques années après en France pour achever le pont-royal, commencé par M. Gabriel, & qu'on désespéroit de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts & chaussées & d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il étoit aussi bon religieux que grand architecte. Il donnoit aux devoirs de son état tous les momens qu'il pouvoit dérober à l'architecture.

FRANÇOIS, (Laurent le) né à Arinod, dans le diocèse de Besançon, le 12 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, & s'y distingua par ses talens, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du tems, après en être sorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782, & laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il étoit né. Ses vertus répondoient à son zèle pour la Religion, dont il pratiquoit les devoirs comme il en défendoit les dogmes. Nous avons de lui : I. *Lettre sur le pouvoir des Démons*, in-4°. II. *Les Preuves de la Religion de J. C.*, 1751, 8 vol. in-12. III. *L'Examen du Catéchisme de l'Honnête-Homme*, 1764, 1 vol. in-12. IV. *Réponses aux difficultés proposées contre la Religion Chrétienne*, par J. J. Rousseau, 1765, in-12. V. *Observations sur la Philosophie de l'Histoire, & le Dictionnaire philosophique*, 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une Epître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécille, qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, que per-*

sonne ne connoît & ne connoitra. Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe, dont l'honnête critique ne trouvoit ni esprit, ni jugement chez les gens qui réfutoient ses erreurs. VI. *Examen des faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du Système de la Nature*, 4 vol. *Réfutation des trois Imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élegance & de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité & de l'onction. Les excellens raisonnemens opposés aux erreurs du tems, semblent quelquefois s'affoiblir par la proximité de l'exposition & la marche grave & modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse & qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'étoit laissé engouer de l'importance & de la beauté des maximes des anciens philosophes Grecs & Perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, & d'autres prétendus sages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avons pas besoin de la Religion Chrétienne, pour avoir une bonne morale: s'ils donnoient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne seroient point tant de dupes; car à côté d'une phrase raisonnable cistée par le bon sens,

ils en mettroient une autre, qui sembleroit naître d'une extravagance consommée. « C'est rai-
 » sonner pauvrement, dit un
 » savant théologien, de dire,
 » telle maxime de la loi chré-
 » tienne se trouve dans les phi-
 » losophes, telle autre dans les
 » législateurs: l'une est prêchée
 » à la Chine, l'autre en Egypte
 » ou au Japon: celle-ci a été
 » connue du tems de Pythagore,
 » celle-là cinq ou six cents ans
 » après. Donc les hommes n'ont
 » pas été mieux instruits par
 » J. C. que par les païens ». *Voyez* COLLIUS, CONFUCIUS, EPICTETE, ZÉNON, &c.

FRANÇOIS, (Jacques-Charles) graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nanci en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vais- selle; mais il étoit né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris & y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *Gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*voyez* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves, d'excellens modèles à étudier & à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 livres, & le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita, hâterent sa mort, arrivée en 1769. C'étoit un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ou-

vrages sont: I. *Un Livre à des-
 finer*. II. *Le Recueil des Châ-
 teaux* que le roi de Pologne oc-
 cupoit en Lorraine, gravés par
 ordre de ce monarque. III. *Le
 Corps-de Garde*, d'après Nan-
 loo. IV. *La Vierge*, d'après
 Vien. V. *Les Portraits* qui ac-
 compagnent l'Histoire des Phi-
 losophes modernes, de Save-
 rien. VI. *Une Marche de Cava-
 lerie*, d'après Parrocel, supé-
 rieurement gravée. VII. *Le
 Portrait de M. Quesnay*, es-
 tampe unique, dans laquelle la
 taille-douce, le burin, la ma-
 nière noire du crayon, toutes
 les façons de graver sont réu-
 nies.

FRANÇOIS, sculpteur,
 voy. QUESNOY (François du).
 FRANÇOIS SONNIUS,
 voyez SONNIUS.

FRANÇOISE, (Sainte)
 dame Romaine, née en 1384,
 également respectable par sa
 piété & sa charité, mariée dès
 l'âge de 12 ans à Laurent Pon-
 ziani, morte en 1440, à 56
 ans: fonda en 1425 le monastere
 des *Oblates*, appellées aussi *Col-
 latines*, à cause du quartier de
 Rome, où elles furent trans-
 férées en 1433. « A toutes les
 » vertus de la femme forte, dit
 » un hagiographe, à la pré-
 » voyance, à l'activité & au
 » courage, elle joignoit dans
 » un degré rare, toutes celles
 » que le Christianisme a portées
 » si haut, la douceur, la cha-
 » rité, la patience, l'humilité.
 » On voyoit cette dame il-
 » lustre porter sur ses épaules
 » ce qui étoit nécessaire à l'en-
 » tretien des pauvres & de sa
 » communauté, ou conduire
 » à travers la ville l'animal
 » qui portoit ces provisions.

» On en raconte des choses
» fort extraordinaires, que tant
» de sainteté rend très-croya-
» bles, indépendamment des
» témoignages sur lesquels elles
» sont appuyées ». Paul V la
canonisa; on fait sa fête le 9
mars.

FRANÇOISE, femme de
Pierre II, duc de Bretagne,
fille de Louis d'Amboise, vi-
comte de Thouars, eut beau-
coup à souffrir de l'humeur som-
bre & chagrine de son mari,
qui en vint jusqu'à la frapper :
outrage dont elle fut si affligée,
qu'elle en tomba malade. Le
duc, la voyant à l'extrémité,
lui demanda pardon, & vé-
cut depuis avec elle dans une
grande union. Elle fut sa princi-
pale garde dans tout le tems de
sa maladie; mais ni ses prières,
ni ses soins, n'empêcherent
point qu'il ne mourût. Il dit
avant d'expirer, qu'il laissoit
son épouse aussi pure qu'il l'avoit
reçue. Les parens de cette prin-
cesse, & le roi Louis XI,
employerent inutilement les
prières, la ruse & la force,
pour l'obliger à épouser le duc
de Savoie, qui la desiroit ar-
demment à cause de sa vertu.
Elle se fit Carmélite en 1467,
& mourut le 26 février 1485,
victime de sa charité. Elle gagna
sa dernière maladie auprès
d'une religieuse, qu'elle secou-
rut jusqu'à la mort. L'abbé Bar-
rin a écrit sa *Vie*, Bruxelles,
1704, in-12.

FRANCOLINI, (Balthasar)
naquit à Fermo dans la Marche
d'Ancone en 1650, se fit Jé-
suite en 1666, enseigna avec
distinction la philosophie & la
théologie à Rome, & mourut
au college Romain, le 10 fé-

vrier 1709, avec la réputation
d'un religieux vertueux & sa-
vant. Son livre, intitulé : *Cle-
ricus Romanus contra nimium
rigorem munitus*, imprimé à
Rome avec les approbations
ordinaires en 1705, & ensuite
à Munich en 1707, a pour ob-
jet de réfuter les reproches des
Jansénistes, & sur-tout du doc-
teur Arnauld, contre la ma-
nière dont on administre dans
l'Eglise le Sacrement de péni-
tence.

FRANCOWITZ, (Ma-
thias) né à Albona en Illyrie
l'an 1520, est connu parmi les
théologiens protestans, sous le
nom de *Flaccus Illyricus*. Lu-
ther eut en lui un disciple ar-
dent: ce fanatique s'éleva avec
force contre l'*Interim* de Char-
les-Quint, & contre les projets
de pacification. Il eut beaucoup
de part à la composition des
Centuries de Magdebourg (voyez
JUDEX). Nous avons de lui :
I. *Le Catalogue des Témoins de
la Vérité*, Francfort, 1672,
in-4°. (voyez EISENGREIN). II.
Missa Latina antiqua, in-8°. ,
Strasbourg, 1557. La rareté de
ce livre l'a rendu très-cher.
Cette liturgie contient la foi
& les usages anciens de l'E-
glise Romaine. Les Protestans
croyoient qu'elle seroit un té-
moignage contre les Catholi-
ques; mais s'étant aperçus
qu'elle fournissoit des armes
à leurs adversaires, ils n'ou-
blierent rien pour en supprimer
tous les exemplaires; & c'est
la cause de leur rareté. On la
trouve cependant en entier
dans les *Annales* du P. le Coite,
& dans les *Liturgies* du cardi-
nal Bona. Francowitz a donné
un *Appendix* à sa *Missa latina*

dans son édition de Sulpice-Severe, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de Traités violens contre l'Eglise Romaine. Il veut y prouver » que la papauté est une invention du diable, & que » le pape est un diable lui-même ». Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises & de pauvretés, peuvent en voir le catalogue dans le tome 24e. des *Mémoires* de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein, en 1575, à 55 ans.

FRANCUS, prince Troyen, qu'on croit avoir été fils d'Hector. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, & que c'est de lui que les François tirent leur origine. Mais l'on comprend combien cette origine est incertaine, sur-tout lorsqu'on songe que l'existence même de la ville de Troie & de tous ses héros, défendans & attaquans, est encore un problème. Voyez HOMERE.

FRANCUS, (Sébastien) fameux anabaptiste du seizième siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs & de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Ausbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargerent Mélancthon de le réfuter. Francus publia encore un *Livre* très-satyrique contre les Femmes; il fut réfuté par Jean Fréherus & par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI, (François-Christophe, comte de) beau-frère du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur

Léopold, & fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1685. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, & sa famille dégradée de noblesse: l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il étoit prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation & de constance.

FRANTZIUS, (Wolfgang) théologien Luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittenberg, où il mourut en 1620. On a de lui: I. *Animalium Historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8°; ouvrage recherché & curieux. II. *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°; & d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia Animalium* pour sa *Physica Sacra*.

FRA-PAOLO, voyez SARPI (Paul).

FRASSEN, (Claude) né à Péronne en Picardie en 1620, définitéur-général de l'Observance de S. François, docteur de Sorbonne & gardien de Paris, mourut en 1711, à la 91e. année de son âge. Ce savant religieux avoit paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, & dans celui de Rome

en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite.

Les principaux fruits de ses veilles sont: I. Une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui étoit bonne cependant pour son tems: la logique, la métaphysique & la morale y sont très-bien traitées; il y a, comme c'étoit alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (voy. DUNS, OCCAM). III. *Disquisitiones Biblica*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°, le 1er. sur la Bible en général, le 2e. sur le Pentateuque; réimprimés avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y desireroit plus de méthode & de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration Evangélique* de M. Huet, & d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand: mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA, (Jean) poëte Italien d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, & un poëme héroïque, intitulé *La Maléide*, dont le Tasse faisoit cas. Ce poëme fut imprimé à Venise en 1596, in-4°, du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentoit avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, & le reste du corps

en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA, voy. FLAVITA.

FREARD DU CASTEL, (Raoul-Adrien) né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étoient partagés entre l'étude de la géométrie & la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné: I. *Elémens de la Géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12. II. *L'Ecole du Jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont foiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien François depuis Grégoire de Tours, est appelé le *Scholastique*, parce qu'autrefois on honoroit de ce nom les hommes qui se distinguoient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childerand, frere de Charles Martel, une *Chronique*, qu'on trouve dans le Recueil des Historiens de France de Duchesne & de D. Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare; il manque de construction & d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événemens intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à copier cet historien.

FRÉDEGONDE, femme de Chilperic I, roi de France, née à Avancourt en Picardie d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire,